

HJORTH & ROSENFELDT

Recalé

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

À l'attention du rédacteur en chef Källman

Cher Monsieur,

Pendant des années, j'ai lu votre publication. D'abord sous sa forme papier, mais depuis quelques années sur Internet. Je n'adhère pas toujours à vos opinions et j'ai de temps à autre remis en question le choix du sujet et l'angle d'attaque de certains de vos reportages, mais j'ai cependant le plus souvent trouvé une certaine satisfaction dans vos productions.

Je me sens pourtant aujourd'hui obligé de vous poser cette question, en tant que responsable éditorial :

Pourquoi la pure idiotie se voit-elle encensée dans votre journal ?

Quand a-t-il été décidé que la bêtise sans fard devait être mise en avant et présentée non seulement comme une norme, mais en outre comme quelque chose de désirable et d'enviable ?

Pourquoi donner tant d'espace à des personnes qui ne savent même pas en quelle année a éclaté la Seconde Guerre mondiale, qui n'ont pas les plus élémentaires connaissances en mathématiques et qui ne parviennent qu'exceptionnellement dans leurs paroles à produire une phrase complète ? Des personnes dont le seul talent est de se présenter la bouche en cul-de-poule sur leurs fameux "selfies" et dont le seul mérite est de s'être ridiculisées publiquement en ayant des rapports sexuels dans l'une de ces émissions de télé-réalité qui submergent soir après soir nos chaînes de télévision ?

Dans l'exercice de mon métier, je rencontre beaucoup de jeunes. Soigneux, intelligents, engagés et ambitieux. Des jeunes

gens qui suivent le débat public, acquièrent des connaissances, pensent de façon critique et se forment pour un jour avoir un métier intéressant et exigeant et ainsi contribuer à la société. Des jeunes qui veulent quelque chose. Qui savent quelque chose.

C'est à eux que vous devriez donner de l'espace. Ce sont eux dont vous devriez essayer de faire des exemples. Et non ces êtres sans empathie, égoïstes, obnubilés par leur image et qui, avec de la ferraille sur la langue et le corps couvert de tatouages vulgaires, se vantent de leur faible QI et de leur culture générale inexistante.

Je répète donc ma question, en espérant qu'elle recevra une réponse dans votre journal :

Quand a-t-il été décidé que la bêtise sans fard devait être mise en avant et présentée non seulement comme une norme, mais comme quelque chose de désirable et d'enviable ?

*Bien cordialement
Caton l'Ancien*

“Trente secondes à partir de maintenant.”

Mirre n’entendait plus le petit clic métallique du chronomètre. Combien de temps cela allait-il durer ? Qu’est-ce que l’homme avait dit ?

Il allait poser soixante questions.

À combien en était-on ? Mirre n’en avait aucune idée. Il avait l’impression que ça durait depuis une éternité. Il essayait encore de saisir ce qui lui était arrivé.

“Veux-tu réentendre la question ?”

L’homme était assis tout près.

De l’autre côté de la table.

Sa voix calme et grave.

La première fois que Mirre l’avait entendue, c’était tout juste deux semaines plus tôt, au téléphone. L’homme l’avait appelé en se présentant comme Sven Caton, journaliste free-lance. Voulait faire une interview. Ou plutôt un portrait. Certes, Mirre n’avait pas gagné, mais il était un des participants qui avait le plus retenu l’attention de la presse et des réseaux sociaux. Les gens s’étaient fait une idée de lui d’après ce qu’ils avaient vu. Sven voulait approfondir un peu cette image. Montrer d’autres facettes, la personne qu’il y avait derrière. Pouvaient-ils se rencontrer ?

Ce qu’ils avaient fait. À l’Hôtel des Bains. Sven l’avait invité à déjeuner. Ils avaient décidé de prendre chacun une bière, même s’il était à peine plus de onze heures et demie et qu’on était un mardi. Mais c’était l’été. Les vacances. Sven avait posé un petit enregistreur entre eux sur la table, et commencé à poser des questions. Mirre avait répondu.

L'homme interprétait visiblement à présent son silence comme un oui.

“À quelle classe grammaticale appartiennent les mots qui décrivent des relations entre des personnes, des choses et des lieux, comme par exemple *sur*, *vers*, *devant* et *dans* ?

— Je ne sais pas, dit Mirre en entendant lui-même la lassitude de sa voix.

— Il te reste dix secondes pour réfléchir.

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas répondre à tes putains de questions !”

Quelques secondes de silence, puis le clic du chronomètre qu'on arrêta et un autre quand on le remettait à zéro.

“Question suivante : Comment s'appelait le vaisseau amiral de Christophe Colomb lors de sa découverte de l'Amérique en 1492 ? Trente secondes à partir de maintenant.”

Clic.

Le chronomètre se remit à tourner.

L'interview s'était bien passée. Bien sûr, Sven était aussi vieux que le père de Mirre, voire plus, et n'était pas vraiment dans le coup, mais il avait l'air vraiment intéressé. Sympa de bavarder avec lui. Quand Mirre était revenu des toilettes, Sven avait commandé deux autres bières.

Ça devait être ça. La deuxième bière. Il devait y avoir mis quelque chose car, assez vite, Mirre avait commencé à être mal. À perdre sa concentration. À se sentir faible.

Sven avait proposé de le ramener chez lui.

Ils avaient quitté le restaurant. S'étaient dirigés vers le parking.

Et il s'était réveillé ici.

La tête contre la surface dure de la table.

Il s'était redressé en position assise, et il lui avait fallu quelques secondes pour comprendre qu'il ne voyait rien. Quand il avait essayé d'ôter ce qu'il avait sur les yeux, il avait découvert qu'il ne pouvait bouger les mains que de quelques centimètres. Un tintement métallique chaque fois qu'il essayait.

Des chaînes. Des menottes.

Il s'était mis à crier et à tirer sur ses liens, mais s'était tu en reconnaissant la voix.

“Personne ne peut t’entendre, et tu ne peux pas te détacher.”

Nouveaux cris. Putain, qu’est-ce qui se passait ? Bordel, qu’est-ce qu’il fabriquait ? Menaces et suppliques, alternativement. Surtout des menaces.

“Calme-toi. Tu peux être sorti d’ici dans une demi-heure. Pourvu que tu sois reçu, bien sûr.

— Quoi, reçu ? avait demandé Mirre. Reçu à quoi ?”

Soixante questions.

Trente secondes de réflexion pour chacune.

Un tiers de réponses correctes.

“Et sinon ?

— On commence, avait alors dit l’homme qui probablement ne s’appelait pas Sven Caton. Première question : Que signifie l’abréviation Otan ? Trente secondes à partir de maintenant.”

Clic d’enclenchement du chronomètre suivi du tic-tac plus faible mais plus rapide des secondes qui s’écoulaient.

Mirre n’avait pas fait attention aux dix, vingt premières questions. Il avait continué à tirer sur ses menottes, à demander ce que ce type fabriquait, bordel, ce qu’il voulait, promis de l’envoyer en taule pour ça, putain, ou de lui donner tout ce qu’il voudrait pourvu qu’il le relâche.

Menaces et suppliques.

L’homme était resté impassible. De la même voix calme, il posait ses questions, démarrait son chronomètre, demandait s’il devait répéter la question et attendait la réponse. Au bout d’un moment, d’une voix posée, il lui avait fait remarquer que ses chances d’être reçu étaient en train de diminuer fortement, et que Mirre ferait mieux de se concentrer un peu plus et de le menacer un peu moins.

Alors Mirre avait commencé à écouter.

Qu’est-ce qu’un nombre premier ?

De quels animaux le groupe des Big Five est-il constitué ?

Durant quelle décennie l’île de Surtsey s’est-elle formée au large de l’Islande ?

Comment s’appelle l’unité qui mesure l’intensité lumineuse ?

À mi-chemin, Mirre s’était aperçu du froissement quand il bougeait. Il était assis sur du plastique. Un coussin mou

couvert de plastique. Dans le monde de Mirre, il ne pouvait y avoir que deux raisons à cela.

Que le coussin était neuf.

Ou qu'on voulait le protéger.

De taches. Éclaboussures. Sang.

Avec une forte décharge d'adrénaline, il décida alors de réussir. De montrer à ce salaud. Il tenta d'écouter, tenta de penser. Putain, il fallait qu'il soit reçu.

Dans quel État américain la ville de Chicago est-elle située ?

Quel est le symbole chimique du phosphore ?

Qui a été roi de Suède après Oscar I^{er} ?

Question après question, toujours la même voix calme, grave. Bordel, Mirre n'avait pas une seule réponse...

“Dernière question : À quelle famille d'animaux appartient le glouton ?”

Clic.

Quelle famille ? Quoi, quelle famille ? Mirre savait comment glouton se disait en anglais. *Wolverine*. Il avait vu tous les films de Marvel. Mais la famille ?

“Veux-tu que je répète la question ?

— Non.”

Silence. Le faible et rapide tic-tac. Clic.

“Là, le temps est écoulé. Voyons voir...”

Mirre soupira, le front appuyé contre la table. Bordel, jamais il n'aurait vingt bonnes réponses. Il n'avait même pas répondu à autant de questions.

Il entendit l'homme se lever de l'autre côté de la table. Mirre souleva lentement la tête, le suivant à l'oreille. Il avait l'air de s'approcher. Soudain, Mirre sentit quelque chose de froid et de métallique contre son front.

“Tu es recalé”, dit l'homme qui en effet ne s'appelait pas Sven Caton. Mirre n'eut même pas le temps de reculer la tête avant que le pistolet d'abattage ne projette sa petite cheville, lui perforant aussitôt l'os du front et le cerveau.

Toute sa vie, les mensonges l'avaient environnée. Invisibles. Pendant plus de trente ans, les ombres étaient là, sans qu'elle les remarque. Mais plus maintenant. Maintenant, elle les voyait partout. Où qu'elle se tourne, elle tombait dessus.

Les mensonges et les trahisons.

Personne n'avait dit la vérité.

Personne.

Ni Anna, ni Valdemar, ni Sebastian.

Maman, papa et papa.

Sauf que désormais, elle se refusait à penser à aucun d'eux comme à un membre de sa famille. C'était trop d'amour. Elle n'avait pas l'intention de leur en donner. Maintenant, ce n'était plus que des personnes avec des noms, rien d'autre.

Anna. Valdemar. Sebastian.

Peu à peu, toute sa vie s'était craquelée. Une enquête sur des malversations financières avait conduit à l'incarcération de Valdemar. Dès le début, elle l'avait supposé innocent, victime de circonstances malheureuses. Il s'agissait malgré tout de son père. Mais il avait avoué. Son monde avait vacillé.

Elle ne savait pas alors qu'elle n'avait aperçu que le sommet de l'iceberg.

Le véritable gouffre s'était ouvert quand elle avait appris que Valdemar n'était pas son père biologique. Cette révélation l'avait presque mise KO. Fébrilement, elle avait tenté de naviguer à vue dans sa nouvelle existence et de chercher la vérité. Elle avait mis Anna au pied du mur, mais n'aurait jamais imaginé sa capacité à dissimuler.

Anna lui avait inventé un père.

Mort.

Un nouveau mensonge.

Vanja pouvait comprendre pourquoi elle ne lui avait pas dit la vérité au sujet de Valdemar. Comprendre et peut-être même apprécier. Pour tout ce qui comptait, il avait été son père, toute sa vie. Le meilleur papa qu'elle puisse imaginer. Pourquoi le lui retirer ? Pourquoi détruire inutilement leur relation ?

Mais maintenant ? Maintenant qu'elle savait qui il était, ou plutôt qui il n'était pas. Pourquoi continuer à mentir ? Pourquoi lui refuser la vérité, maintenant ? Impossible à expliquer, défendre ou comprendre. Résultat : un froid glacial entre eux. Un permafrost émotionnel que Vanja n'éprouvait pas le besoin de tenter de dégeler.

Ce n'était pas elle qui avait menti.

Elle était innocente.

Mais ensuite, alors que toute son existence s'était mise à tanguer, Sebastian Bergman était soudain sorti de l'ombre.

Lui, son père.

C'était pour ça qu'il avait demandé à réintégrer la Criminelle.

Sa motivation était claire comme de l'eau de roche. Tous ses actes avaient un seul et unique but : l'approcher, devenir son ami.

La nuit après le mariage de Billy, il l'avait réveillée. Elle dormait encore à moitié quand il lui avait dit qu'il était forcé de lui avouer quelque chose et que non, ça ne pouvait pas attendre. Elle ne savait pas trop à quoi elle s'attendait en s'asseyant à côté de lui au bord du lit défait, mais pas à ce qu'elle avait entendu, la chose était sûre.

"Je suis ton père, Vanja", lui avait-il dit en lui prenant les mains.

Il s'était au moins efforcé à le lui révéler avec une certaine délicatesse. Il avait essayé d'être le plus doux possible. Lui avait expliqué comment il l'avait appris et comment, ensuite, il n'avait pas voulu détruire la relation qu'elle avait construite avec Valdemar, comment Anna le lui avait interdit, et qu'il avait malgré tout toujours à l'esprit ce qui était le mieux pour elle.

Il semblait sincère.

Elle l'appréciait. Mais ça ne changeait rien, au fond. Une trahison restait une trahison.

Ils avaient joué avec sa vie.

Comme dans ce film avec Jim Carrey, *The Truman Show*.

Tout avait été du théâtre, tous avaient été des acteurs, sauf elle. Et elle qui avait toujours mis un point d'honneur à être rationnelle et logique, elle avait perdu pied. C'était comme se trouver dans une maison dont chaque porte débouchait sur un nouveau cul-de-sac. Elle avait beau chercher, elle ne trouvait pas la sortie.

Elle s'était mise deux semaines en congé maladie. Était restée chez elle à essayer de reprendre le contrôle de ses émotions. Ça ne l'avait pas beaucoup aidée, la conduisant juste à prendre conscience de sa solitude.

Sa vie adulte durant, elle avait consacré toute son énergie à deux choses : son travail et sa famille.

Être une bonne policière.

Être une bonne fille.

À présent, sans famille, il ne lui restait que son travail.

Mais là, elle retrouvait l'homme qui s'était soudain avéré être son père. Ses deux mondes entraient en collision. Nulle part, elle ne pouvait échapper aux pensées qui l'assaillaient. Mais c'était ce dont elle avait besoin : se créer une vie hors des ombres.

Une vie qui lui soit propre. Sa vie.

Seulement elle ne savait pas du tout comment.

D'habitude, le niveau sonore était tout autre, quand près de deux cents élèves s'attroupaient devant les casiers, le long des murs. Mais les vacances d'été avaient commencé jeudi dernier, et Lise-Lotte González était seule dans l'école silencieuse. Les dernières semaines avant la fin de l'année, elle avait laissé traîner une partie du travail administratif, et elle avait décidé de donner un coup de collier pour rattraper le retard et partir en congé avec la conscience tranquille. Hier, elle avait passé quelques heures à son bureau, avant que le beau temps ne l'attire dehors, mais aujourd'hui, elle avait décidé de rester au moins jusqu'à 4 heures.

Au fond, ça ne lui faisait rien de repousser ses congés d'une semaine ou deux. C'était agréable de pouvoir se concentrer sur son travail, sans le téléphone qui sonne, les collègues qui passent et sa boîte mail qui déborde.

Vers 2 heures, elle avait décidé de s'accorder une pause bien méritée. Elle gagna la salle des professeurs déserte, brancha la bouilloire et se prépara une tasse de nescafé. Elle fouilla dans les tiroirs sous le plan de travail et trouva une boîte de vieilles biscottes aux amandes. Ça ferait l'affaire.

Après cette courte pause-café, elle alla faire un tour. Elle aimait se promener dans les locaux fraîchement rénovés de son école.

C'était ainsi qu'elle y pensait :

“Mon école.”

Ce qui n'était bien sûr pas le cas. L'école privée Hilding était le dernier établissement ouvert par le groupe Donner pour les classes de la sixième à la troisième.

Ça s'était bien passé.

Bon afflux d'élèves, bonne réputation, tous les professeurs étaient qualifiés et les résultats aux examens nationaux largement au-dessus de la moyenne. Aussi Lise-Lotte ne pensait-elle pas que la direction du groupe ait une seconde regretté de lui avoir confié ce poste de proviseur.

Elle tourna dans le couloir où l'on enseignait principalement les sciences. Lise-Lotte s'arrêta. Une des portes blanches qui avaient toutes miraculeusement traversé le trimestre sans graffitis était entrouverte. Elles devaient être fermées, car les salles contenaient des produits chimiques, des acides, des bonbonnes de gaz et autres choses coûteuses et dangereuses.

Elle allait la refermer à clé quand elle glissa un œil à l'intérieur.

Qu'est-ce que c'était que ça ?

Elle ouvrit la porte en grand. Oui, elle avait bien vu. À gauche du tableau, une silhouette torse nu était assise, dos tourné à la salle.

“Hé ho !”

Pas de réaction. Lise-Lotte avança d'un pas.

“Hé ho, ça va ?”

Toujours pas de réponse. Rien n'indiquait que la personne l'avait seulement entendue. Était-elle droguée ? À en juger par sa posture sur la chaise, elle semblait inconsciente, ou du moins plongée dans un profond sommeil.

Lise-Lotte s'avança entre les paillasses, où les chaises étaient bien rangées, pieds en l'air, en attendant le début du trimestre d'automne, dans huit semaines.

“Ça va ? Vous m'entendez ?”

C'était un jeune homme, elle le voyait à présent. Athlétique. Tatoué. Mais qu'avait-il sur la tête ? Un chapeau pointu, ou quoi ? Et qu'avait-il collé sur le dos ? S'il était drogué ou inconscient, Lise-Lotte espérait que ce n'était pas à cause d'un produit qu'il aurait pris dans la salle de chimie. Ça ne ferait pas bon effet qu'un jeune du coin se soit introduit par effraction et se soit shooté ou empoisonné dans son école.

Lise-Lotte s'arrêta, une ride d'étonnement au front. Elle voyait à présent ce qui était collé au dos du jeune homme.

Deux feuilles de papier.

Format A4.

Avec quelque chose écrit dessus. Des taches de sang là où les grosses agrafes étaient plantées dans la peau nue. Craignant le pire, Lise-Lotte fit un dernier pas et se pencha pour voir son visage.

Si ses yeux fixes ne lui avaient pas indiqué que le jeune homme était mort, le petit trou rond au milieu de son front ne laissait aucune place au doute.

Vanja attendait sur le canapé, dans le bureau de Torkel. Elle était en avance, ou lui en retard.

Probablement la première hypothèse. Torkel était connu pour sa ponctualité.

Elle se surprit à être nerveuse, sans comprendre pourquoi.

Torkel était déjà au courant, au sujet de Sebastian. Elle le lui avait annoncé quand il avait appelé pour savoir comment elle allait. Il ne savait pas pourquoi elle s'était mise en congé maladie. Il pensait sans doute qu'elle avait la grippe, ou autre chose qui allait passer. Étonné, mais en même temps compréhensif, il lui avait dit qu'elle pouvait prendre le temps qu'il lui fallait, et qu'elle savait où le trouver si elle avait besoin de parler.

Et là, elle en avait besoin.

Elle n'avait personne d'autre, et avait compris qu'elle n'arriverait à rien toute seule.

Par la porte vitrée, elle vit Torkel arriver. Elle se leva pour se donner une contenance. Se maudissant aussitôt pour ce réflexe. C'était Torkel avec qui elle allait parler. Son ami et mentor, les événements de ces derniers temps n'y avaient rien changé.

Ça allait bien se passer.

Il était de son côté.

Alors pourquoi se comportait-elle comme une élève de première année convoquée chez le proviseur ?

Arrivé à quelques mètres de son bureau, il l'aperçut, lui fit un sourire amical et la salua de la main, mais Vanja pensa

déceler une certaine inquiétude dans ses yeux. Elle se dit alors qu'il avait peut-être autant le trac qu'elle en venant à ce rendez-vous.

Il ne savait pas ce qu'elle faisait là.

Pensait-il être sur le point de la perdre ?

Était-il sur le point de la perdre ? Pourquoi était-elle là, en fait ?

Elle ne le savait pas elle-même. Elle avait perdu le contrôle. Ça ne lui ressemblait pas. Voilà pourquoi elle avait le trac.

“Salut Vanja. Ça fait plaisir de te revoir, dit-il en venant l'embrasser. Comment ça va ?

— Pas terrible.” Vanja sentit soudain le bien que faisait cette question posée par quelqu'un qui se souciait de la réponse. Qui se souciait d'elle. “Ça me reste en travers de la gorge.

— Je comprends, dit calmement Torkel en lui tenant les épaules à bout de bras. Ça fait un peu beaucoup à avaler pour toi.

— Ça, on peut le dire...”

Torkel lui sourit faiblement, lui pressa un peu plus fort les épaules, puis alla s'asseoir dans un des fauteuils. Il indiqua de la tête à Vanja celui d'en face.

“J'ai croisé Sebastian, hier, dit-il quand elle se fut installée. Il n'a pas été beaucoup là non plus, continua-t-il.

— Tu lui as dit que tu savais ?”

Torkel secoua la tête. Pour qui le prenait-elle ? Elle lui avait demandé de garder ça pour lui. Elle savait pourtant bien qu'il n'aurait jamais trahi ainsi sa confiance.

“Et maintenant, comment fait-on ? reprit-il en joignant le bout des doigts, penché en avant, coudes appuyés sur les genoux. Comment tu vois les choses ? C'est toi qui décides.”

Elle croisa son regard ouvert, amical, et regretta de ne pas avoir de meilleure réponse :

“Je ne sais pas.

— Il n'est même pas employé, il a un contrat de consultant. Je peux le déchirer dès aujourd'hui si tu veux.”

Vanja était prise au dépourvu. Elle ne savait pas trop quoi dire. Elle n'avait même pas imaginé ce scénario. Sebastian faisait partie de l'équipe, comme elle, c'était l'impression qu'elle

avait. Et voilà qu'on lui donnait soudain la possibilité de changer ça. De le mettre à la porte.

C'était si simple.

Une partie d'elle aurait voulu ne plus jamais le revoir. Une autre était plus hésitante. Confuse.

"Je ne sais pas", finit-elle par lâcher. Cette non-réponse dont elle se servait de plus en plus souvent. Qui laissait la décision aux autres.

"Je peux le virer sur-le-champ. À toi de voir", répéta Torkel. Elle hocha la tête avec reconnaissance, mais son hésitation était égale à sa gratitude. Sinon plus grande.

Elle ne haïssait pas Sebastian Bergman. Elle n'était pas autant en colère contre lui que contre Anna et Valdemar. De loin. Au fond, elle ne lui voulait aucun mal. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, elle ne pouvait pas le nier. Et même, une partie d'elle l'aimait bien.

"Il faut que je réfléchisse. D'une certaine façon, ça semble trop simple, dit-elle.

— Parfois, la solution la plus simple est la meilleure", répondit Torkel.

Vrai, mais ce serait comme tenter de fuir les difficultés. Cacher la poussière sous le tapis. Ça ne lui ressemblait pas. Elle ne voulait pas éviter les problèmes. Elle voulait les résoudre. Directement. Au moins essayer avant d'y renoncer.

Elle secoua lentement la tête.

"Garde-le. Je te dirai si je change d'avis."

Torkel hocha la tête. Impossible de lire sur son visage ce qu'il pensait de sa décision. Il allait ajouter quelque chose quand une sonnerie téléphonique l'interrompt et, cette fois, l'expression de son visage était sans équivoque. Irritation. Il se leva et fit le tour du bureau tout en décrochant le téléphone fixe.

"Je ne voulais pas être dérangé", lâcha-t-il. Puis il écouta, prit un bloc et un stylo.

"D'où elle appelait, tu dis ?"

Torkel se mit à noter. Vanja se leva à son tour. Elle ne savait pas qui appelait, ni d'où, mais comprit qu'ils venaient de recevoir une nouvelle mission.

Sebastian ne comprenait pas vraiment comment il avait échoué à Adelsö. Ou plutôt, il se maudissait de s'être *laissé* échouer à Adelsö. Certes, il jouait toujours à l'extérieur, mais avait toujours la sagesse de veiller à pouvoir s'en aller assez facilement quand il le voulait. Le plus souvent avant que la femme avec qui il avait couché ne se réveille. Il attribuait cette fois son manque de prévoyance à l'escalade de son addiction ces derniers temps. Le besoin de conquête avait peu ou prou envahi toute son existence.

Depuis le Värmland.

Depuis Maria et sa fille Nicole.

La fillette avait vu ses cousins, sa tante et son oncle se faire assassiner, et s'était refusée à parler quand la police l'avait retrouvée. Sebastian avait entrepris de l'aider à faire face à son traumatisme. Ce faisant, il s'était attaché à la fillette et à sa mère. Trop attaché. Elles s'étaient installées chez lui. Ils avaient formé une petite famille. Nicole comblait chez lui le vide laissé par sa fille morte.

Ce n'était pas sain.

Ça ne pouvait pas durer.

Et ça n'avait d'ailleurs pas duré.

À la fin, Maria lui avait clairement signifié qu'elle ne voulait plus le voir.

Mais il voulait les revoir.

Alors il avait passé un peu de temps à essayer de les retrouver. Ça n'avait pas été si difficile. Elles avaient quitté leur appartement d'Enskede pour un petit pavillon à Åkersberga. Sebastian s'y était rendu mais, une fois sur place, il avait hésité.

Qu'allait-il faire ?

Que pouvait-il faire ?

Il aurait voulu expliquer. Combien elles avaient compté pour lui. Combien il aurait aimé les avoir à nouveau près de lui. Combien elles l'avaient fait se sentir plus entier que jamais depuis Noël 2004.

Mais il leur avait menti. Il s'était menti. Ou comme Vanja l'avait dit : il avait profité d'elles au moment où elles étaient le plus vulnérables. Maria le savait elle aussi, alors qu'espérait-il pouvoir changer en faisant à nouveau irruption dans leurs vies ? Rien. Alors il avait abandonné. Quitté la zone pavillonnaire.

Quitté Maria et Nicole.

Retrouvé les relations sexuelles absurdes et sans lendemain. Comme celle-ci, à Adelsö.

Le rêve l'avait réveillé peu avant 6 heures. Comme d'habitude, sa main droite était fermée. Tout en dépliant ses doigts, il avait vite réalisé qu'il était vain de se lever pour filer. Même s'il avait su le chemin, ce qui n'était pas le cas, il n'avait aucune envie de marcher sept kilomètres jusqu'à un ferry, puis de passer une éternité en bus pour regagner Stockholm. Il était donc resté couché, les yeux au plafond, jusqu'à entendre la femme à côté de lui, Kristina... quelque chose, qui se réveillait. À la seconde même où elle ouvrit les yeux, il lui sourit et lui caressa rapidement la joue.

“Bonjour.”

Elle s'étira et s'apprêtait à glisser une main sous sa couette quand il l'écarta pour se lever.

“Je prends une douche. Je peux t'emprunter une serviette ?”

Kristina paraissait un peu déçue de sa sortie précipitée, lui sembla-t-il. Mais il ne se voyait vraiment pas remettre le couvert. C'était la tension, le défi d'être maître des apparences dans la séduction, de jouer le jeu, qui, un court moment, lui faisait oublier la douleur et la culpabilité qui lentement l'empoisonnaient. C'était ce dont il avait besoin. Sans tout cela, un supplément de sexe ne serait qu'une torture.

Quand il sortit de la douche, Kristina lui avait préparé le petit-déjeuner. Il n'avait pas faim. D'habitude, il essayait à tout prix d'éviter ce genre de situation. Cette fausse sensation d'intimité, l'illusion qu'ils avaient quelque chose en commun – alors que, s'il ne tenait qu'à lui, ils ne se reverraient jamais –, le mit hors de lui.

“Ça te dirait une promenade, après le petit-déjeuner ?” proposa Kristina tout en beurrant un bagel maison qu'elle avait fait chauffer au micro-ondes.

— Non, je voudrais que tu me conduises jusqu'au ferry, dit avec sincérité Sebastian. Ou encore mieux, jusqu'à Stockholm.”

Kristina reposa le couteau à beurre en lui adressant un sourire un peu étonné, comme si ce qu'elle venait d'entendre ne collait pas du tout avec ses projets pour la journée.

“Cette nuit, tu n'as pas dit que tu étais si pressé de t'en aller aujourd'hui.

— Cette nuit, j'ai dit n'importe quoi pour pouvoir tirer mon coup.”

C'était également vrai, mais le dire dans ces circonstances eut deux conséquences.

La positive : ce petit-déjeuner non souhaité cessa immédiatement.

La négative : Kristina n'avait pas l'intention de le conduire, pas même un mètre.

Sebastian marchait donc le long de ce qui s'appelait Tour d'Adelsö, en espérant que cela finirait par le conduire au ferry.

Son téléphone sonna.

Il se surprit à espérer que ce soit Vanja.

Voilà quelques mois, la nuit du mariage de Billy, il avait été obligé de lui dire ce qu'il savait depuis un moment.

Qu'il était son père.

Vanja avait été choquée, bien sûr. N'avait d'abord pas voulu le croire puis, une fois convaincue malgré tout qu'il disait la vérité, elle l'avait mis à la porte. Pas sur le mode “je ne veux plus jamais te revoir”, plus par besoin d'être seule.

Elle avait besoin de temps pour digérer la chose.

Elle le rappellerait.

Ce qu'elle n'avait pas fait.

Sebastian la connaissait assez bien pour savoir que, pour que leur relation déjà parfois fragile ait une chance de survie, il devait désormais lui laisser l'initiative. À elle de décider du timing. La moindre ébauche de passage en force de sa part, et elle se détournerait de lui pour de bon.

Il était donc seul.

Il n'était pas doué pour la solitude.

Voilà pourquoi il se retrouvait à marcher sur cette route d'Adelsö.

Et ce n'était pas non plus Vanja qui l'appelait. C'était Torkel. C'était le moment de se remettre au boulot.